

Texte de **Gustave Coquiot**

Extrait du livre « **Vincent van Gogh** » paru en 1923 Librairie Ollendorff – Paris

C'était une belle journée froide, et de gros nuages blancs s'arrondissaient sous un ciel bleu. Il avait plu dans la nuit, et nous poussait là-haut vers le cimetière, qui est un carré entouré de murs et pris sur le plateau des champs.

Nous allâmes à l'aventure dans ce cimetière blanc, comme tous les cimetières où la guerre a jeté des morts si jeunes et tant de pierres si blanches; nous cherchions Vincent; et nous vîmes d'abord les tombes de Goeneutte, de Murer et de Madame Chevalier.

Nous n'avions aucune hâte; un plaisir d'une nature singulière nous retenait dans cet amas de croix; nous y étions venus pour voir Vincent; il était là, quelque part. Nous avions peur de le trouver trop vite. Et chacun de nous songeait à sa tombe.

Nous redoutions de la trouver banale, d'un modèle suranné, une stèle de pierre portant un médaillon de bronze. Lui qui avait été si pauvre, si obscur! Et nous cherchions vraiment ce monument-là, obsédés par toutes les sottises de pierre qui sont dans tous les cimetières, et qui abondent aussi au cimetière d'Auvers. Nous regardions autour de nous, devant nous, en marchant sur le gravier, dans la paix de ce jour de repos. C'est ici un champ nu, sans arbres. Des meules de blé montaient derrière un mur; et des sapins, là-bas, plantés en dehors, bordaient un côté du carré de silence.

Tout à coup, nous tombâmes sur la tombe de Vincent, une simple pierre debout, arrondie au sommet; il n'y avait pas une seule tombe, il y en avait deux, côte à côte!... Certes, on éprouve, dans la vie, des stupeurs inouïes; le plus équilibré subit même, quelquefois, d'absurdes hallucinations; mais nous étions trois ici, dans le jour éclatant d'une lumière bleue, en proie à une forte, à une inexprimable émotion peut être, mais nous regardions de tous nos yeux, nous nous penchions sur les deux pauvres pierres; à un moment nous nous considérâmes tous trois avec de l'inquiétude dans les yeux; mais il était impossible de croire qu'un commun vertige nous prenait tous trois; il y avait bien là, devant nous, devant un mur, sur un parterre d'herbes sèches, il y avait bien deux pierres, deux tombes, sur lesquelles nous pouvions lire : *Ici repose Vincent van Gogh; Ici repose Théodore van Gogh!...*

Ah! nous devinâmes tout de suite quelle main pieuse avait réuni les deux frères!... Il est, là-bas, en Hollande, à Amsterdam, une femme généreuse, au grand cœur pétri d'amour et de dévouement, qui a, un jour, ramené le corps de Théo à Auvers, pour que les deux frères, qui s'étaient tant aimés, fussent dans le sommeil de la mort encore côte à côte. Et cette femme avait sacrifié son immense chagrin à l'amitié des deux frères. Elle perdait deux fois son mari; mais elle le donnait à Vincent!...

Quel auguste repos ici pour les frères Van Gogh! Le soleil, aujourd'hui, caresse ces deux pierres; le soleil que Vincent adora. Et, au-dessus des deux tombes, s'élèvent les meules.

On en compte, dans la vaste campagne, plus d'une quarantaine. Elles sont là, comme desséchées, comme si elles devaient s'en aller en poussière avec Vincent.

Voici, encore, toute la vie des champs qui fut sa passion. Voici des herses, des charrues, d'autres instruments agricoles. Tout est là immobile, paisible. Quelle communion entre ces deux Hollandais, que la vie supplicia, et qui sont enfin réunis dans l'énorme silence: « Ici repose! » sous le plein soleil de France!

Là-bas, volent des bandes de corbeaux. Ce sont les oiseaux que Vincent peignit dans sa dernière toile. Ils croassent, tandis que, dans les fermes, les coqs s'égosillent...